

CONFERENCE

# L'agressivité chez les animaux et chez l'homme\*

par  
Albert DEMARET\*\*



---

\* Manuscrit reçu le 10 mars 1987, accepté le 18 juin 1987.  
Conférence présentée le 17 mars 1987 à la tribune de l'Association des Amis du Musée de Zoologie et de l'Aquarium Universitaires : Faune, Education, Ressources Naturelles FERN.

\*\* Médecin Psychiatre, spécialiste des Hopitaux Universitaires de Liège; Président de la Société d'Etudes Ornithologiques Aves; Président du Conseil Supérieur wallon de Conservation de la Nature.  
Adresse privée : rue du Vertbois, 21, 4000 Liège.

L'agressivité est un sujet très vaste, que l'on peut aborder par de nombreuses voies : la psychologie, l'histoire, la sociologie, l'ethnologie, la physiologie, la biochimie, etc.

Pour ma part, je parlerai de l'agressivité en me référant à mes deux sources principales d'information, la psychiatrie clinique d'une part et l'éthologie d'autre part.

La psychiatrie, que je n'ai pas besoin de définir, apprend beaucoup de choses sur la violence, non seulement la violence du malade mental, de l'aliéné, mais encore celle de la société à l'égard du malade mental et celle de l'homme de la rue, l'homme de tous les jours, ainsi que sur les différentes formes, parfois subtiles, que l'agressivité peut emprunter pour s'exprimer, en se déguisant.

L'éthologie, mon autre source d'information, doit être définie, au moins en quelques mots. Le terme vient du mot grec "ethos" qui signifie "les mœurs". Il s'agit donc de l'étude des comportements des animaux et de l'homme. L'éthologie a d'abord été une science du **comportement animal** : par rapport à ce que l'on appelle communément la psychologie animale, qui étudie le comportement des animaux dans les laboratoires, par exemple l'apprentissage d'un labyrinthe, etc., l'éthologie étudie le comportement dans le **milieu naturel** de l'espèce animale considérée et s'intéresse, entre autres choses, à la **fonction adaptative** des comportements, à leur valeur de survie dans ce milieu naturel. Un exemple simple illustre tout de suite la notion de fonction : on sait que le chant des oiseaux mâles a pour effet, pour conséquence, d'écarter les autres congénères mâles et de contribuer ainsi à l'établissement et au maintien d'un territoire. La fonction du chant est donc territoriale. Ce n'est d'ailleurs qu'une des fonctions du chant. Précision utile : cette fonction du chant n'est pas sa cause, penser ainsi serait adopter une perspective finaliste peu défendable.

Nous nous interrogerons donc sur les fonctions de l'agressivité dans le monde animal, comme LORENZ (1963) l'a fait dans ce livre qui date déjà de plus de vingt années : "L'Aggression".

Mais il existe aussi une **éthologie humaine**. La recherche des fonctions dans l'éthologie humaine nous renvoie aux temps lointains où l'homme était en contact étroit avec la nature, aux temps préhistoriques et même à la phylogénèse de notre espèce. Nous aurons à considérer, en effet, ce que devait être l'agressivité des espèces animales et des préhominiens dont l'homme actuel descend, à quoi elle servait, quelles étaient ses fonctions. Nous verrons la vraisemblance de l'hypothèse d'un héritage phylogénétique de l'agressivité, c'est-à-dire de racines animales et préhominiennes de notre agressivité présente.

Je dois ajouter que je ne sous-estime pas le rôle de l'éducation dans l'enfance, le rôle des frustrations, l'existence d'un apprentissage de l'agressivité, l'influence des médias de masse, l'influence des différentes cultures ou l'aspect sociologique du problème. Mais ce que je souhaite apporter ici, ce sont quelques informations et précisions sur l'hypothèse phylogénétique, trop souvent négligée ou même niée. C'est en fait la seule ambition de cet exposé : convaincre de la vraisemblance d'une composante phylogénétique dans notre agressivité.

Je passerai en revue quelques uns des **modèles animaux de l'agressivité** et, à partir de là, je chercherai dans quelle mesure l'agressivité

humaine est non spécifique, c'est-à-dire encore animale, et spécifique, c'est-à-dire humaine.

\*  
\*   \*  
\*

Nous devons disposer d'une définition de l'agressivité. On a plutôt l'embarras du choix. On la définit comme "une réaction qui suscite des stimuli préjudiciables dirigés contre un autre organisme ou l'équivalent d'un organisme". Pour certains, le préjudice doit être voulu : "l'agressivité est une conséquence comportementale dont le but est de porter préjudice à la personne contre laquelle elle est dirigée". Mais si les hommes peuvent effectivement agir agressivement de propos délibéré, ils le font parfois de façon inconsciente et, d'autre part, on ne peut savoir dans quelle mesure les animaux sont déterminés par une représentation mentale du but à atteindre. Ce qu'il nous faut donc ici, c'est une définition qui s'appliquerait aussi bien à l'homme qu'aux animaux.

A ce point de vue, la **définition éthologique** me paraît la meilleure. Strictement objectiviste, elle évite les termes d'intention et de préjudice et **caractérise l'agressivité par ses effets observables**, c'est-à-dire **l'éloignement** ou la **soumission** du sujet envers lequel elle s'exerce.

Selon cette définition, le chant d'un oiseau territorial ou le marquage, par des sécrétions odorantes ou des excréta, de la part des mammifères territoriaux, sont des comportements agressifs tout autant que les agressions plus directes ou des menaces plus ou moins ritualisées.

Considérons maintenant un animal d'humeur agressive, par exemple un chien. Une première constatation s'impose : il n'est pas difficile de deviner son humeur agressive à ses attitudes, à son expression faciale, à ses expressions vocales. Les éthologistes, en procédant à ce que l'on appelle les **analyses de motivation**, ont pu établir une description fine de toutes les expressions qui, chez un animal d'une espèce définie, chien, singe, oiseau, ..., traduisent son état intérieur, qui peut être celui de la colère ou celui de la peur ou un mélange des deux. Ainsi, chez le chien, les oreilles et les commissures des lèvres se portent vers l'avant dans la colère, vers l'arrière dans la peur et l'on observe toutes les positions intermédiaires lorsque les deux états de colère et de peur coexistent. En d'autres mots, l'animal ne peut pas tromper sur la nature des émotions qu'il ressent ou bien peu...

L'homme, bien entendu, peut ne pas toujours comprendre la signification des expressions animales. Ainsi, un chat est plus difficile à comprendre qu'un chien. Les espèces sociales ont un registre d'expressions servant à la communication avec les congénères beaucoup plus riche que les espèces non sociales. C'est pourquoi un dompteur se méfierait plus de ses ours que de ses lions : les ours, espèce plutôt solitaire, ont peu d'expressions faciales ou autres pour signaler leurs intentions agressives, à la différence des lions, espèce sociale.

Toutefois, chez un animal qui se livre ou se prépare à une agression, on peut voir des comportements qui, à première vue, n'expriment pas l'agressivité. Ainsi, deux coqs de combat, au cours d'un affrontement, peuvent tout à coup se mettre à picorer sur le sol ou à se lisser les plumes. D'autres oiseaux, comme les avocettes, peuvent au cours d'une lutte territoriale, soudainement prendre l'attitude du sommeil. L'observateur qui verrait ces comportements isolés de leur contexte, sur une séquence de film, par exemple, pourrait ne pas reconnaître la motivation agressive sous-jacente, encore que l'éthologiste expérimenté peut la déceler à des

petites nuances, subtiles mais significatives, de ces comportements apparemment hors de propos.

On désigne ces activités apparemment hors de propos et insolites du terme d'**activités de substitution**, parce qu'elles surviennent à la place d'autres, empêchées de s'exprimer, en raison d'un conflit de tendance. Elles peuvent se produire par exemple lorsque la tendance à agresser et la tendance à reculer sont à un même niveau d'intensité. Elles peuvent être fréquentes au cours d'un combat, mais ne trompent probablement pas plus le congénère qu'un observateur humain exercé.

On peut donc dire que **l'animal est remarquablement peu apte à tromper son congénère sur ses intentions**, notamment sur ses intentions agressives : ses expressions sont claires, transparentes, révélatrices de son humeur interne.

Par contre, chez l'homme, il en va tout autrement. L'homme peut en effet dissimuler ses intentions avec facilité et ceci a une importance toute particulière dans le domaine de l'agressivité.

Les petits enfants, à ce point de vue, occupent en quelque sorte une position intermédiaire entre l'adulte humain et l'animal : ils dissimulent plus difficilement leurs états d'âme que les adultes et c'est même souvent un reproche que les parents leur adressent : "Ne tire pas cette tête là... Souris un peu à la dame... Donne la main au monsieur...", etc.

Cette **dissimulation des affects chez l'homme** tient à l'intervention de **mécanismes mentaux inconscients aussi bien que conscients**.

Le psychiatre, même sans être psychanalyste, apprend à tenir compte de l'inconscient autant que du conscient des êtres humains. Connaissant l'existence du refoulement, il ne s'en tient pas aux apparences et n'apporte pas nécessairement un crédit total aux affirmations, même s'il les croit sincères : c'est qu'il doit tenir compte que le sujet lui-même peut totalement ignorer certaines de ses motivations si elles sont refoulées dans l'inconscient. Ainsi, en ce qui concerne l'agressivité, un sujet peut sincèrement se croire dénué de toute disposition agressive, alors qu'il n'en est rien, comme le prouvera son comportement ultérieur ou comme cela peut transparaître dans ses rêves, ses lapsus ou d'autres effractions de l'inconscient dans son comportement.

Les psychiatres appellent "**mécanismes de défense**" les phénomènes mentaux inconscients responsables de cette apparente disparition ou des transformations de l'agressivité qui peuvent la rendre méconnaissable. Je ne peux citer ici tous ces mécanismes de défense, d'ailleurs bien connus de toute personne s'intéressant à la psychopathologie.

Je mentionnerai le **refoulement** dont tout le monde connaît le nom et méconnaît l'existence en soi-même, qui a pour effet que les pulsions agressives (parmi d'autres bien entendu) sont totalement rendues inconscientes, en raison de l'angoisse et de la culpabilité qu'elles pourraient susciter.

Mais il existe encore bien d'autres mécanismes de défense qui peuvent déguiser ou modifier nos pulsions agressives. Le **déplacement**, par lequel l'agressivité, au lieu de se porter sur la personne qui la suscite, se reporte, se déplace sur une autre : il peut en être ainsi d'un mari qui, par exemple, reporte sur son épouse les pulsions agressives qu'il recèle en réalité envers sa mère. La **formation réactionnelle**, par laquelle la pulsion agressive peut donner naissance à des dispositions exactement inverses,

comme un altruisme excessif. **La sublimation**, dans laquelle la pulsion agressive s'exprime de façon moins instinctuelle, par exemple dans le travail, l'art, la recherche.

Le **retournement sur soi-même** de l'agressivité, accompagné du **renversement en son contraire**, qui conduit l'agressivité à s'exprimer sous forme de masochisme ou de suicide.

Et surtout, il faut connaître le mécanisme de la **projection**, par lequel le sujet attribue à autrui un désir, une pulsion qu'il ne veut pas reconnaître en lui-même ("la paille et la poutre"). On y reviendra plus loin.

Le suicide est un acte spécifiquement humain. L'animal n'a pas de représentation de la mort (1), mais le retournement sur soi-même de l'agressivité, ainsi que les autres mécanismes de défense, particulièrement le refoulement, ne sont probablement pas spécifiquement humains. Toutefois, ils sont presque certainement beaucoup plus développés chez l'homme que chez les animaux, même supérieurs, probablement parallèlement au développement du cortex.

Le psychiatre est donc continuellement aux prises avec ces mécanismes de l'inconscient. Il apprend à ne pas se fier aux apparences, à reconnaître derrière un comportement obséquieux le potentiel de violence de certains sujets, à déceler l'agressivité dans les marques de politesse ou d'humilité, à pressentir derrière l'euphorie et la bonne humeur d'un sujet atteint de psychose maniaque le risque d'une colère soudaine, à deviner les projets meurtriers ou de vengeance de paranoïaques malgré leur calme apparent. Et ce malgré que tous ces sujets soient parfaitement **inconscients** de leur tendance à la violence.

En plus de ces mécanismes de défense qui permettent au sujet d'ignorer jusqu'à l'existence des pulsions inconscientes, il y a bien entendu, chez l'être humain, la capacité de dissimuler **consciemment** les intentions agressives. L'homme peut volontairement **tromper, dissimuler, mentir**, il peut sourire à son ennemi, lui serrer cordialement la main, lui parler aimablement. Je ne pense pas qu'un animal puisse tromper ainsi un congénère. Le petit enfant, je l'ai déjà dit, n'y arrive lui-même que difficilement. Tout au plus peut-on concevoir l'intervention de phénomènes comparables au refoulement chez l'animal, permettant à un sujet dominé d'être "à l'aise" en présence du dominant et, si je puis m'exprimer ainsi, "**sincèrement amical**" envers lui, comme votre chien peut l'être envers vous.

En d'autres mots et pour parler simplement, l'animal est toujours plus franc et plus sincère que l'homme. C'est sans doute pourquoi tant de misanthropes disent aimer mieux les bêtes que les gens et concrétisent leur idée en déshéritant agressivement leur famille au bénéfice de leur chat ou de leur chien fidèle.

Je résume : **l'homme peut dissimuler son agressivité, à autrui comme à lui-même, par le recours à des mécanismes mentaux qui sont une acquisition ou un développement certainement récents dans l'évolution.** Nous verrons plus loin les conséquences que cela entraîne.

\*  
\*   \*  
\*   \*

---

(1) celle-ci n'est pas toujours nette chez les suicidants non plus...

Nous entrons maintenant dans la comparaison des modèles animaux de l'agressivité avec les comportements agressifs de l'homme. Je suivrai plus ou moins l'ordre chronologique de l'acquisition des connaissances en la matière.

Avant que les apports de l'éthologie soient suffisamment connus, la première représentation qui venait à l'esprit, lorsque l'on parlait d'agressivité animale, était une illustration de la loi de la jungle où le plus fort mange le plus faible. Effectivement, les lions tuent et mangent les antilopes, mais il faut remarquer qu'il ne s'agit là que de rapports entre prédateurs et proies, c'est-à-dire entre espèces différentes, alors que c'est une agressivité meurtrière qui oppose les hommes entre eux, qui les conduit à s'entre-tuer. C'est donc l'agressivité entre congénères, entre sujets de même espèce qu'il nous faut d'abord considérer chez les animaux. Nous reviendrons plus loin sur l'agressivité prédatrice, une des formes de l'agressivité interspécifique. Voyons maintenant l'**agressivité intraspécifique**.

Depuis que les enseignements de l'éthologie sont mieux connus, en particulier grâce aux ouvrages de K. LORENZ, l'idée généralement admise du grand public est que les animaux d'une même espèce ne se tuent pas entre eux, alors que les humains le font.

En effet, il est bien établi que les animaux se livrent à des **combats ritualisés** entre congénères, suivant des règles qui évitent l'effusion de sang, règles "Analogues à la morale", pour reprendre l'expression de LORENZ.

Ainsi, deux antilopes mâles peuvent se combattre à coups de cornes, cornes contre cornes, dans une forme d'escrime sans danger vital - les cornes tenant lieu de fleuret moucheté -, une lutte dont sortiront un vainqueur et un vaincu, mais l'un et l'autre intacts, indemnes de blessures, sérieuses en tout cas, ou autres qu'accidentelles. Si l'une de ces deux antilopes se présente de flanc à l'autre, celle-ci ne se précipitera pas à l'attaque, alors qu'elle aurait évidemment l'avantage : elle ne s'élancera que lorsque l'adversaire se présentera à nouveau de face, tête baissée. Les femelles, dépourvues de cornes, le font quelquefois.

Le combat cesse lorsque l'adversaire rompt l'engagement, s'enfuit ou se soumet, soit par épuisement, soit peut-être parce qu'il est gagné par la peur. La fuite, ou l'adoption d'attitudes de soumission par le vaincu semble avoir un effet inhibiteur sur le vainqueur.

LORENZ décrivait des attitudes de soumission chez les chiens, consistant selon lui à présenter la gorge à leur vainqueur, c'est-à-dire la partie vitale la plus vulnérable, cette présentation de la gorge induisant l'inhibition de la morsure chez le vainqueur. En fait, ce que l'on observe, c'est que le chien dominé détourne les yeux de la direction du chien dominant, évite le regard de celui-ci. Si l'animal le fait avec une certaine ostentation, il paraît présenter la gorge. Il est plus fréquent de voir le chien présenter ses organes génitaux au dominant, en se jetant à terre, sur le flanc ou sur le dos, à la façon des jeunes chiens devant les adultes et souvent en laissant couler quelques gouttes d'urine, que le dominant lèchera comme il le ferait précisément avec un chiot. Cette attitude "régressive" du dominé apaise le dominant et ce qui avait commencé en bagarre peut parfois se terminer en jeu.

Les primates adoptent des attitudes comparables pour se soumettre, en présentant le siège comme pour une copulation, le dominant se livrant d'ailleurs à un simulacre d'acte sexuel, pour concrétiser son

rang. On a abusivement vu dans cette présentation l'expression de tendances homosexuelles.

Les combats peuvent être encore plus ritualisés : c'est le cas du chant des oiseaux ou des vociférations matinales ou vespérales des singes hurleurs, qui se combattent à distance, d'un groupe à l'autre, par le moyen de ces émissions sonores. On pourrait citer encore de nombreux autres exemples : peut-être celui des piranhas, ces terribles poissons carnivores, est-il le plus illustratif : ces poissons aux mâchoires redoutables ne se combattent entre eux qu'à l'aide des nageoires caudales, jamais il ne s'affrontent en se mordant.

Ainsi, dans ces luttes intraspécifiques, l'éloignement ou la soumission du congénère sont obtenus sans effusion de sang. C'est la règle chez l'animal dans la nature, une "loi de la jungle" bien différente de ce que l'on avait imaginé : celle de la **ritualisation** de l'agression.

Quelles sont les **fonctions de l'agressivité intraspécifique** ?

LORENZ a employé à ce propos une formulation qui lui a valu, à tort, beaucoup de critiques : il disait "A quoi le mal est-il bon ?". Les fonctions de l'agressivité intraspécifique sont nombreuses : j'en citerai seulement quelques-unes sans les détailler, renvoyant à l'ouvrage de LORENZ et à d'autres travaux d'éthologie.

Elle permet l'établissement de territoires, dont la possession est essentielle pour la reproduction et la survie. Elle permet également l'établissement de hiérarchies nécessaires au bon fonctionnement dans les groupes. Elle sert la défense de la progéniture.

Elle contribue au maintien de groupes fermés, par exclusion des étrangers, ce qui comporterait suffisamment d'avantages au plan génétique, pour autant qu'il se produise suffisamment d'exceptions, lesquelles existent en effet.

Et surtout, elle joue un rôle fondamental dans l'établissement du **lien** entre individus, rôle sur lequel on reviendra plus loin.

Il ressort de tout ceci que l'agressivité intraspécifique, loin d'être un "instinct de mort", visant comme le pensent certains psychanalystes au retour à l'état inanimé, est bien utile à la **survie** et a donné lieu à de nombreux comportements avantageux, que la sélection naturelle a conservés et développés.

Mais l'agressivité humaine se place-t-elle dans la ligne de cette évolution ? Son aspect meurtrier n'est-il pas l'indice d'une dégénérescence pathologique, d'une déviation morbide ou encore, d'autres origines qu'une origine animale ?

Si l'on veut brosser à grands traits un tableau comparé de l'agressivité intraspécifique chez l'animal et chez l'homme, il est certain que l'on aura tendance à présenter l'agressivité de l'homme comme beaucoup moins ritualisée, c'est-à-dire, beaucoup plus dangereuse et meurtrière. Le fait que l'homme peut tuer son semblable au cours d'un combat n'est que trop connu et les journaux sont remplis d'histoires de viols, assassinats, infanticides, sadisme, tortures et suicides. Les psychiatres entendent tous les jours leurs patients leur faire part de fantasmes de meurtre, de viol et de sadisme, que l'on retrouve dans les rêves et qui font l'objet d'une littérature et de films à succès.

Mais il faut rester objectif : si les fantasmes dont nous venons de parler existent chez quasiment tout le monde, si les journaux qui se vendent le mieux sont ceux qui parlent de viols et de meurtres, il faut se rendre à l'évidence que l'on peut passer une vie entière sans avoir été témoin direct d'un assassinat. Par contre, le nombre de disputes et de bagarres auxquelles on a pu assister ou participer est des plus élevé. En d'autres mots, les combats ritualisés sont plus fréquents chez l'homme qu'il n'y paraît et ils ne se limitent pas aux joutes sportives ou aux sports de combat. Ils vont du duel du regard aux disputes verbales et sont tellement fréquents que nous ne nous en apercevons même plus. Il est certain que les attitudes de soumission ou infantiles, les pleurs et les sourires ont, selon l'expression consacrée, un "effet désarmant" sur notre agressivité, au moins dans la plupart des cas. Notons ici que le sourire et, plus encore, les pleurs sont des comportements spécifiquement humains, vraisemblablement sélectionnés par l'évolution pour compenser une agressivité importante et, récemment apparus dans la phylogénèse.

Il ne faut pas nous faire plus mauvais ni meilleurs que nous ne sommes. L'homme a des **inhibitions** à frapper un enfant. Il a des inhibitions à agresser quelqu'un qui se soumet, qui sourit gentiment, qui pleure, qui implore, qui est à genoux ... mais on ne peut pas nier non plus qu'il arrive que l'homme ne ressente pas ces inhibitions ou, passe outre, et qu'elles ne suffisent plus à arrêter les coups, la torture ou le meurtre. Il semble même parfois que l'étalage de la faiblesse du vaincu, du sujet torturé, accentue encore la haine et l'agressivité ou introduise une dimension sexuelle dans cette agressivité, conduisant aux actes de sadisme.

D'où viennent alors ces fantasmes et ces comportements de violence, de meurtre, de cruauté et de sadisme dont les animaux, selon les enseignements de l'éthologie classique, ne nous montreraient pas d'exemple ? Est-ce qu'il faut penser qu'ils ne dérivent pas de notre héritage animal ?

Certains étaient en effet de cet avis et apportent, à l'appui de leur perspective, les observations faites il y a quelque 15-20 années sur les primates anthropoïdes, en particulier les chimpanzés vivant en liberté. Selon ces observations déjà anciennes, ces grands primates, les plus proches de nous dans la phylogénèse, ne seraient pas territoriaux, vivraient en groupes ouverts, se montreraient accueillants envers les congénères étrangers, seraient coopératifs ... bref, seraient bien plus pacifiques qu'agressifs. Si nos proches cousins sont ainsi tellement pacifiques entre eux, plus encore que les espèces animales moins proches, cela ne semblait pas plaider pour un héritage phylogénétique de l'agressivité humaine. On en revenait à un néo-rousseauisme : "L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt".

Il semble bien que l'on avait été un peu vite pour conclure. La durée, dans les observations sur le terrain, est un facteur d'une extrême importance. Plus les années s'ajoutent et plus on voit apparaître des exceptions à ce que l'on croyait être une règle absolue. Les données recueillies à ce jour obligent à reconsidérer ce qui paraissait tellement bien établi, c'est-à-dire, d'une part, que les combats entre animaux congénères ne seraient jamais meurtriers et, d'autre part, que les primates anthropoïdes seraient des créatures pacifiques.

Il existe une série d'animaux qui manifestent peu d'inhibition quand il s'agit d'attaquer un congénère et qui peuvent même le tuer.

Les sangliers se donnent des coups de tête, armés de leurs défenses, sans inhibition : chacun cherche à parer les coups de l'adversaire



en présentant le bouclier de l'épaule, plaque de cuir épaisse de plusieurs centimètres. Dans ce cas, l'adaptation empêchant le préjudice est chez l'attaqué et l'attaquant ne présente pas d'inhibition.

En dehors de la période de reproduction, le hamster européen attaque les congénères qu'il trouve sur son territoire, quel que soit leur sexe, les mord et s'acharne sur eux s'ils ne s'enfuient pas aussitôt. D'ailleurs, chez les animaux en **captivité**, on observe d'une manière générale que les attitudes de soumission du congénère vaincu que la cage empêche de fuir assez loin du vainqueur ne suffisent pas à le protéger de l'agression du dominant qui peut en arriver à le tuer. La situation qui met fin à l'agression est, rappelons-le, la disparition du congénère : il faut que le congénère "ne soit plus là", sinon l'agression continue. Ceci est régulièrement observé en aquarium, avec des poissons territoriaux, en particulier des cichlidés.

Autre observation également significative : on sait que les oiseaux se limitent souvent à se combattre à distance par duel vocal. Les combats directs s'observent plus rarement et se font le plus souvent sans dommage : la fuite permet le retour sur son territoire où le congénère est à son tour en position d'infériorité. Mais l'on peut procéder à une expérience en utilisant un oiseau empaillé et un magnétophone sur lequel le chant de l'espèce est enregistré. On dépose l'oiseau empaillé sur le magnétophone qui émet le chant spécifique. Dans ces conditions, il peut arriver que l'oiseau territorial agresse le congénère **empaillé** avec une violence extrême et le mette en pièce. On est bien loin du combat ritualisé.

On connaît aussi l'existence de meurtre du congénère chez certains mammifères vivant dans la nature en société fermée, dont les membres se reconnaissent soit individuellement, comme c'est le cas pour les lions et les loups, soit à un signal olfactif, comme c'est le cas pour les rats. Chez ces animaux, l'agressivité envers les membres du groupe est ritualisée, contrôlée, sans danger véritable, mais envers les étrangers, il peut n'exister aucune inhibition. Les lions mâles tuent quelquefois les petits étrangers et il en est de même chez les rats. Hugo van LAWICK a décrit, chez les chiens sauvages de Tanzanie, comment une femelle dominante a tué, les uns après les autres, les jeunes d'une femelle dominée et plus ou moins exclue de la bande.

Toutes ces données d'observations et d'expériences sont en quelque sorte à la fois des infirmations et des confirmations des perspectives de LORENZ : infirmation de ce que les combats intraspécifiques sont toujours ritualisés et non meurtriers; confirmation de son hypothèse selon laquelle il n'y a pas moyen de constituer un **lien** personnel sans agressivité. Les espèces non agressives, comme par exemple les bancs de poissons, ne constituent pas de lien personnel. Les espèces agressives, au contraire, comme les oies, nouent entre individus des liens personnels très intenses et qui peuvent être durables : les oies conservent le même partenaire de couple parfois pendant leur vie entière; quelquefois même des liens s'établissent entre deux mâles et les deux jans ainsi alliés constituent une paire redoutée des autres animaux de la troupe. Mais il arrive, très exceptionnellement, qu'un combat s'installe entre ces deux alliés et en vienne à dégénérer en une véritable rixe d'une extrême violence, après laquelle d'ailleurs les anciens alliés ne s'associeront plus. Au contraire, ils s'éviteront soigneusement. L'agressivité qui s'est exprimée dans ce combat était à la mesure de l'intensité du lien qui s'était constitué. La haine et l'amour coexistent. On le voit bien dans les couples humains quand ils se séparent : la haine entre anciens conjoints ou amis, voire partenaires

homosexuels, est bien souvent fonction de l'importance de leur attachement préalable.

Enfin, des observations récentes sur les chimpanzés, dans la nature, contredisent les conclusions antérieures sur le pacifisme de ces primates, proches parents de notre espèce.

Il semble que l'on ait interprété à tort les multiples comportements de contact comme des signes d'absence d'agressivité, alors qu'ils sont, au contraire, des indications qu'il existe une agressivité sous-jacente qu'il faut continuellement contrôler. Il faut se remémorer ici l'obséquiosité, la soumission apparente et même l'euphorie de certaines personnalités que le psychiatre apprend à connaître : elles sont des défenses contre l'agressivité sous-jacente qui peut apparaître tôt ou tard... L'expérience montre que c'est souvent tardivement, après des années, que l'agressivité fait la preuve de son existence, demeurée jusque là latente.

Il en est de même, disais-je, des observations sur les chimpanzés dans la nature. Les chimpanzés, que l'on croyait non territoriaux, vivent en groupes plus ou moins stables, effectivement peu attachés à un endroit fixe et ouverts à des congénères voisins, que ces animaux accueillent volontiers parmi eux. Mais il est important de savoir que les groupes voisins se connaissent et constituent en fait de simples subdivisions de communautés plus larges et beaucoup plus fermées. De communauté à communauté règne en effet une hostilité manifeste : les chimpanzés d'une communauté réagissent à la vue d'individus d'une autre par des menaces et des attaques. Les communautés occupent le plus souvent des régions différentes, dont les frontières peuvent se toucher ou au contraire être séparées par un *no man's land* ("no chimp's land"). Par contre, à l'intérieur des communautés, les chimpanzés des divers groupes se montrent accueillants les uns envers les autres et se reconnaissent individuellement. C'est probablement ce qui avait induit les premiers observateurs en erreur.

Toutefois, même à l'intérieur de la communauté et des groupes, les comportements d'apaisement révèlent l'agressivité sous-jacente : les inférieurs tendent la main à tout propos vers les dominants, pour les apaiser. La femelle qui vient de mettre bas présente son petit à chacun des membres du groupe avec une mimique anxieuse, en tendant la main. Si le congénère la touche, elle paraît rassurée et passe au suivant. On observe fréquemment la présentation sexuelle du siège, geste d'apaisement, et on assiste à de fréquentes séances de "grooming" ou lustrage des poils du congénère, comportement qui a, lui aussi, une grande valeur d'apaisement. Tous ces comportements n'empêchent cependant pas les explosions soudaines d'agressivité de certains mâles envers d'autres membres de leur groupe, violentes mais non meurtrières. Par contre, il peut en être différemment envers des congénères étrangers. On connaît quelques cas de meurtres d'étrangers, accompagnés d'ailleurs de cannibalisme.

Un observateur a été témoin de l'événement suivant, d'un extrême intérêt pour le sujet qui nous occupe. Un groupe de cinq chimpanzés rencontre dans la savane deux femelles et un jeune étrangers; "étrangers" parce que l'observateur ne les avait jamais vus antérieurement pendant des centaines d'heures d'étude sur le terrain : il s'agissait sans doute de sujets d'une communauté différente. Il s'ensuit une poursuite, qui met les animaux hors de vue de l'observateur. Puis, les cinq chimpanzés reviennent et on constate que l'un d'eux tient par la jambe le jeune étranger qui se débat et saigne du nez. Le mâle lui frappe à plusieurs reprises la tête contre un arbre et se met à lui mordre la cuisse. Un autre mâle s'approche et lui arrache une jambe qu'il commence à ronger, pendant plus d'une heure -

quand ils mangent de la viande, les chimpanzés prennent leur temps -. Après quoi, il commence à épouiller le cadavre comme il ferait avec un congénère pour l'apaiser. Puis, cet acte se transforme à nouveau en agression et le mâle se remet à mordre le corps comme il le ferait d'une proie, avant de le traîner à terre et enfin de l'abandonner. Un autre s'en empare alors, le ronge à son tour, puis le rend au premier, qui le jette avec violence sur un rocher. Un troisième le reprend, le ronge, puis l'épouille. Le corps passe ainsi d'un chimpanzé à un autre et est tantôt frappé, mordu, rongé et mangé, ou au contraire caressé et épouillé, c'est-à-dire que la séquence du comportement va du type de conduite qui s'exerce dans les relations interspécifiques (ici prédateur et proie) au type de conduite qui s'observe dans les relations intraspécifiques. Ceci porte à penser que chez le chimpanzé, les frontières entre espèce et non espèce, entre proie et congénère, ne sont pas nettement distinctes.

Il y a "pire". Au moins chez une espèce de singe, le **langur gris**, les changements dans la hiérarchie, les "révolutions" périodiques, s'accompagnent d'infanticides. Lorsque de jeunes mâles vigoureux parviennent à s'introduire dans un groupe jusqu'alors stable et détrônent les mâles dominants pour prendre leur place et les femelles, ces nouveaux chefs tuent les nourrissons, qui sont les descendants des anciens dominants. Ils ne le font pas avec leurs propres descendants.

De tels faits existent chez d'autres espèces sociales, par exemple les **lions**. Ces massacres sont suivis d'une rapide réapparition de la disponibilité sexuelle des femelles et de nouvelles naissances, les lionceaux étant cette fois les descendants des nouveaux chefs. La relative passivité des lionnes au cours de ces massacres est assez étonnante.

Les exemples d'infanticide chez les lions et les singes langurs nous rappellent bien des exemples historiques, depuis le massacre des Innocents jusqu'au massacre des enfants des Madianites; Moïse ordonna : "Maintenant, tuez tous les mâles parmi les petits enfants et tuez toute femme qui a connu la couche d'un homme; mais toutes les filles qui n'ont pas connu la couche d'un homme, laissez les vivre pour vous".

Pourquoi cette hostilité envers les étrangers ? D'où vient la **xénophobie** ? Est-elle purement culturelle, acquise, enseignée ? Ce n'est pas le moment d'en parler en détail mais il importe quand même de souligner que chez toutes les espèces supérieures, sociales, il apparaît très précocement, à peu près au même stade de développement (8 semaines cf. chien, 8 mois cf. homme), une **peur de l'étranger**, inexplicable, en tout cas inexplicable par des expériences traumatiques antérieures. Cette peur de l'étranger est vraisemblablement programmée et sa fonction est de permettre la reconnaissance des familiers et des non familiers, de l'in-group et de l'out-group, nécessaires à une vie sociale basée sur le groupe.

Première conclusion de tout ceci : s'il est généralement vrai que les animaux sauvages ne tuent pas leurs congénères dans les combats qui les opposent, alors que l'homme peut tuer d'autres hommes, il ressort de ce qui précède que des meurtres se produisent et que le fossé entre l'agressivité animale et l'agressivité humaine est toutefois moins profond qu'il n'y paraissait lorsque l'on comparait le combat ritualisé de l'animal et l'assassinat et la guerre chez l'homme. Dès lors, il semble bien que **l'agressivité humaine pourrait être en partie un héritage animal et non pas seulement le résultat d'apprentissages et de frustations dans l'enfance et l'existence.**

Mais il importe aussi de comprendre que **seraient hérités** non seulement la tendance à l'agressivité mais **aussi les programmes de comportements qui ont pour effet de la contrôler** : les conduites d'apaisement, la capacité de constituer des liens d'amitié, d'amour et d'allégeance, de s'entraider et de se montrer altruiste et de coopérer (1). Notre espèce est peut-être plus agressive encore que le chimpanzé, mais elle est certainement plus altruiste déjà par "nature". Les situations de guerre sont celles où l'on peut voir coexister l'agressivité la plus extrême envers les ennemis et l'altruisme le plus marqué vers les compagnons. L'évolution aura favorisé à la fois le développement de l'agressivité et celui de ses contrôles. Les formations réactionnelles, c'est-à-dire ces comportements d'altruisme conscient d'importance proportionnelle à une agressivité inconsciente - que le psychiatre décèle quelquefois chez certains de ses patients - sont peut-être une illustration au plan individuel de ce qui s'est passé au cours de l'évolution. En tout humain, il y aurait à la fois Caïn et Abel, Docteur Jekyll and Mr Hyde.

Pourquoi ces mécanismes de contre agression ne jouent-ils pas toujours, spécialement chez l'homme ?

Une première réponse se trouve sans doute dans cette observation que la frontière entre congénères et non congénères n'est pas une frontière nette, chez le chimpanzé déjà, et probablement aussi chez l'homme. Les groupes humains, par leurs différences culturelles plus encore que par leurs différences morphologiques, ont tendance à réaliser ce que ERIKSON appelle des "pseudo espèces", qui communiquent mal entre elles. C'est l'histoire de la Tour de Babel. Or, entre espèces différentes, l'agression n'est pas ritualisée.

\*  
\* \*

Nous allons parler maintenant des deux formes de **l'agressivité interspécifique** : l'agressivité défensive de la proie contre le prédateur et l'agressivité offensive du prédateur envers la proie.

Tout d'abord le comportement de la proie devant un prédateur.

Lorsqu'un animal attaqué par un prédateur ne trouve pas de possibilité de fuir, il peut "faire le mort", ce qui le tire quelquefois d'affaire, mais il peut aussi, comme la Chèvre de Monsieur Seguin, faire volte-face et combattre, contre-attaquer avec une extrême violence, sans s'encombrer de ritualisation de l'agressivité, tentant au contraire d'atteindre les parties vulnérables du prédateur, les yeux par exemple, alors que ceux-ci sont évités dans les combats intraspécifiques, sauf accident. C'est la réaction critique qui se déclenche si le prédateur approche de trop près, c'est-à-dire, dépasse la distance critique. Les Anglais ont une expression particulière pour caractériser ce comportement : "fighting like a cornered rat", combattre comme un rat acculé... Les prédateurs ont une technique plus ou moins adaptée pour parer à cette attaque : les chats "boxent" les souris à coups de pattes rapides, pour les étourdir avant de leur sauter dessus et de leur infliger la morsure mortelle à la nuque. Que la proie soit épargnée ou tuée, cette réaction critique a sans doute une utilité : en effet, le prédateur s'il a été blessé ou même simplement effrayé par cette réaction, peut à l'avenir, préférer des proies plus faciles, c'est-à-dire, d'une autre espèce. Dans une perspective sociobiologique, on peut considérer que,

---

(1) développement du partage entre congénères humains familiers (évoluant vers un rite d'accueil de l'étranger).

même mort, l'animal a contribué à préserver les gènes qu'il a en commun avec les congénères qui lui sont apparentés, appartenant au même groupe ou vivant dans son voisinage.

Une même fonction de survie doit sans doute être reconnue à la contre-agression collective qui peut s'exercer contre un prédateur : le **mobbing** (mob, en anglais, signifie le peuple ou un attroupement; to mob signifie s'attrouper, harceler). Ce type de réaction s'observe, par exemple, chez des oiseaux de petite taille à l'égard des rapaces. Des hirondelles, des bergeronnettes, peuvent se rassembler lorsqu'un épervier apparaît et l'assaillir toutes ensemble, le houspiller jusqu'à ce qu'il s'éloigne. Devant cette multitude qui le harcèle, le prédateur est incapable d'agresser efficacement et n'a plus rien d'autre à faire qu'à s'écarter du lieu. Les grives litornes (*Turdus pilaris*) renforcent l'efficacité de leur mobbing par la projection de fientes qui souillent le plumage du prédateur, parfois à un point tel qu'il en est incapable de poursuivre son vol. Ici aussi, dans une perspective adaptative et sociobiologique, la réaction collective du mobbing a une fonction de préservation pour les oiseaux de la région ou de la colonie ayant des gènes en commun.

Les chimpanzés sont eux aussi capables de s'associer pour attaquer ensemble les prédateurs. Jusqu'à présent, personne n'en a été, semble-t-il, un témoin direct dans la nature, mais des expériences ont été réalisées, consistant à mettre un léopard empaillé sur le chemin d'une troupe de chimpanzés. A la vue du léopard, les chimpanzés se groupent, hurlent, menacent, attaquent en jetant des pierres et en frappant avec des bâtons, des branches arrachées. Après peu de temps, le léopard empaillé est détruit.

\*  
\* \*

Ces deux comportements, la réaction critique et le mobbing, se voient quelquefois aussi à l'égard des congénères. Il en est ainsi lorsqu'une femelle défend ses jeunes contre un mâle dangereux : elle est prête alors à un combat préjudiciable et qui peut être meurtrier. Quant au mobbing du congénère, on le voit quelquefois s'exercer à l'égard d'animaux déviants qui diffèrent des autres, soit par un caractère morphologique, soit par un comportement anormal ou insolite. Une mouette, colorée artificiellement peut être rejetée par ses congénères lorsqu'elle tente de les rejoindre.

Jane GOODALL a décrit comment les chimpanzés atteints de poliomyélite étaient exclus de leur groupe. Les comportements altruistes sont peu prononcés dans de telles circonstances : on observe par exemple qu'un sujet sain se tient à proximité relative du sujet malade, avec lequel il avait des relations d'amitié, et ébauche des gestes pour le défendre contre les violences des autres, mais on ne constate pas grand-chose de plus.

Outre une fonction probable de prévention des épidémies, le mobbing du congénère a sans doute une fonction "normalisante" par élimination des marginaux. Au plan évolutif, une telle attitude du groupe peut comporter des avantages et des inconvénients car le marginal représente potentiellement une acquisition utile pour le groupe. C'est peut-être pourquoi le mobbing envers les congénères paraît moins important, moins fréquent que le mobbing envers les prédateurs.

Par contre, chez l'homme, il peut prendre une importance majeure. Il va de la dérision, du sourire ou du rire, aux coups, à la lapidation et au lynchage. Il s'observe déjà chez les enfants, lorsqu'un

souffre-douleur, rejeté par un groupe, fait l'objet de moqueries, d'insultes, de coups, de jets de pierres. L'UNESCO a diffusé il y a quelques années une photo saisissante. Elle représentait un petit garçon porteur de béquilles, qui souriait d'un air soumis, alors qu'un groupe de gamins le poursuivait en riant et en lui jetant des pierres.

J'ai plusieurs fois été témoin de réactions où l'enfant ainsi houspillé, s'il se sent assez vigoureux ou, par trop persécuté, finit par se jeter sur les autres, dans un état de fureur extrême, ou agresse plus précisément et avec soudaineté l'un ou l'autre de ses ennemis. Mais cette réaction peut aussi être différée pendant des années, jusqu'à l'âge adulte. Je me souviens de plusieurs de mes patients qui avaient des fantasmes de meurtre, des impulsions à "tirer dans le tas", à faire un carnage dans la foule. Or, il s'agissait de personnes qui avaient été victimes du mobbing de leurs compagnons quand ils étaient enfants, parce que marginaux, pour l'une ou l'autre raison morphologique ou mentale. L'existence de ce type de réaction meurtrière d'un individu envers la société pourrait peut-être s'éclairer si l'on recherchait systématiquement de telles réactions de mobbing dans leurs antécédents.

On a vu tout à l'heure que lorsqu'une tendance agressive se renforce au cours de l'évolution les mécanismes de contre agression se renforcent également. Le mobbing du congénère est certainement plus prononcé chez nous que chez les chimpanzés, mais l'altruisme l'est également. C'est sans doute chez les paranoïaques que l'on voit le mieux la coexistence de ces deux tendances opposées. D'une part, le paranoïaque est un persécuteur et cherche des victimes, d'autre part, il est un altruiste, défend le faible et l'opprimé. Le malheur pour notre espèce, c'est que les dictateurs et autres meneurs de peuple sont souvent des paranoïaques et entraînent des multitudes de gens à s'agresser mutuellement, comme s'ils étaient des représentants d'espèces étrangères et ennemies.

Il reste encore à considérer une troisième forme importante d'agressivité, **l'agressivité prédatrice**, celle du prédateur envers sa proie.

La plupart des éthologistes d'obéissance lorenzienne se refusent à considérer la prédation comme un acte agressif. Il font valoir que les expressions de l'animal en chasse sont absolument différentes de celles de l'animal qui agresse un congénère. Un chien qui se jette sur un lièvre a une expression que l'on pourrait qualifier de joyeuse, très différente de celle qu'il a dans un combat avec un congénère, ce qui semble révéler des motivations toute différentes. Un chat combat un rival avec un cérémonial de menaces bien précis et avec d'autres mouvements que ceux qu'il utilise lorsqu'il attaque un rat. D'ailleurs, des expériences de stimulations cérébrales montrent qu'il s'agit de systèmes différents, au plan des localisations cérébrales, comme au plan de la biochimie. Un chat castré se montre bien moins territorial et agressif envers les congénères qu'un matou intact, mais il peut demeurer excellent chasseur.

Cette différence est souvent jugée essentielle en ce qui concerne les extrapolations de l'animal à l'homme. En effet, elles plaident contre **l'hypothèse** émise par **DART**. DART, paléontologue qui a découvert les préhominiens fossiles australopithèques datant de plusieurs millions d'années, a en même temps cru qu'ils étaient des chasseurs, des singes chasseurs, qui tuaient avec des armes simples des animaux et les dévoraient. Il a formulé l'idée que **l'agressivité de l'homme moderne découle précisément de l'héritage des comportements de prédateurs de ces australopithèques**, "singes tueurs" préhominiens. L'idée a été reprise par **ARDREY**, dans son ouvrage "Les enfants de Caïn", mais rejetée par la plupart des éthologistes, qui font

remarquer que les espèces herbivores sont aussi agressives - au sens intraspécifique de l'agressivité que nous avons défini - que les carnivores et même parfois plus. Entre antilopes, les combats sont aussi importants qu'entre les lions. En conséquence, pour ces éthologistes, l'existence d'instinct de prédation n'apporte pas d'explication à l'agressivité humaine. D'autre part, les paléontologues modernes pensent que les australopithèques n'étaient pas des chasseurs carnivores, en tout cas pas plus que ne le sont les chimpanzés contemporains. De plus, l'idée est peut-être trop simple pour séduire des savants... Mais on a peut-être tort de rejeter aussi vite l'hypothèse que notre agressivité est un héritage de l'agressivité prédatrice des australopithèques "chasseurs" ou de préhominiens qui leur ont succédé - *Homo habilis*, *Homo erectus* - et qu'ils s'adonnaient peut-être plus à la chasse. Les idées simples se révèlent quelquefois justes, malgré la dérision dans laquelle les tiennent volontiers les experts. Il en fut ainsi de la théorie de la dérive des continents, émise il y a des dizaines d'années, sur la simple ressemblance du profil de l'Afrique et de l'Amérique du Sud : on n'y a guère cru et même on en riait dans les milieux scientifiques jusqu'il y a à peu près 30 ans, lorsque des sondages maritimes entre autres ont révélé que cette théorie, apparemment simpliste, était exacte. Il se pourrait bien qu'il en soit de même un jour pour la théorie de DART.

En effet, puisque l'on constate maintenant que les primates anthropoïdes, comme le Chimpanzé, ne semblent pas toujours capables de distinguer entre congénères et non congénères dans leurs relations intraspécifiques, entre sujets de communautés différentes ne se connaissant pas individuellement, on est en droit de penser que l'hypothèse de DART et d'ARDREY n'est pas tellement insoutenable. Les australopithèques, l'*Homo habilis* ou *H. erectus*, n'étaient probablement pas non plus toujours capables de faire la distinction entre congénères et non congénères et leur agressivité prédatrice a pu s'exercer envers des congénères étrangers, les conduisant au meurtre, occasionnel sans doute au départ.

La sédentarité, la fixation territoriale, la défense des richesses engrangées, la convoitise de celles des autres groupes n'ont pu qu'accroître cette agressivité intraspécifique dans les derniers millénaires. Mais je pense qu'elle préexistait à la fixation territoriale, comme c'est le cas chez le chimpanzé.

LORENZ lui-même reconnaît maintenant que s'il récrivait son livre, "L'agression", il tiendrait beaucoup plus compte des différences entre l'agressivité interindividuelle et l'agressivité intergroupe : cette dernière est bien moins ritualisée et bien plus dangereuse. Rappelons-nous que chez l'homme, on a décrit un phénomène culturel de "pseudospéciation" qui, selon ERIKSON, psychologue et psychanalyste, conduit les groupes humains à se considérer réciproquement comme des représentants d'espèces différentes (1). Lorsque des communautés humaines se referment sur elles-même et commencent à ne plus communiquer, elles sont prêtes pour la guerre. L'autre, c'est l'étranger et l'étranger n'est pas vraiment humain : il a quelque chose de la bête; dès lors, on peut le tuer... Il y a d'ailleurs une raison supplémentaire de croire à l'hypothèse de DART : c'est la remarquable ressemblance entre les comportements de la prédation chez les animaux et ceux du sadisme chez l'homme. Le sadique torture aussi bien des animaux que des humains, il n'est pas nécessairement haineux envers sa victime, même si son comportement vise à la blesser, la mordre,

---

(1) cf. la "peur de l'étranger", qui se produit "spontanément" aux environs du 8e mois et qui est probablement à l'origine de la xénophobie, comme évoqué plus haut.

l'éventrer, l'étrangler, l'écraser ... autant de conduites analogues à celles du prédateur envers sa proie, activées encore par des cris de la victime, la vue du sang, la perception des contorsions. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que les prédateurs recourent aux gestes de la prédation dans l'acte sexuel : par exemple, chez le mâle, morsures inhibées à la nuque pour immobiliser le partenaire femelle, comme si, ici aussi, la distinction entre espèce et non espèce connaissait, avant l'orgasme, une brève éclipse. Le sadisme est surtout masculin et les comportements de prédation sont plus développés chez les mâles chimpanzés que chez les femelles... Il n'est peut-être pas prudent de rejeter **l'hypothèse de DART** sans un réexamen : elle nous **révèle peut-être la racine phylogénétique du sadisme humain**, tellement répandu qu'on peut le dire universel, présent dans tous les esprits au niveau des fantasmes, des rêveries et des rêves et qui s'exprime si facilement, pour peu que les conditions sociales s'y prêtent, par exemple, lors des guerres.

\*  
\*   \*

Revenons à ce qui a été dit en commençant : l'homme peut dissimuler, inconsciemment ou consciemment, ses intentions agressives, alors que l'animal ne le peut ou, en tout cas, en est bien moins capable.

Au plan de l'évolution, cette acquisition nouvelle a dû poser un problème : si l'acte de soumission, le sourire, le contact de la main, la caresse du grooming n'étaient plus, peut-être déjà chez les préhominiens, chez les premiers hommes en tout cas, des assurances, des garanties de non agression, s'ils pouvaient au contraire être suivis d'une attaque inattendue, alors l'évolution a dû sélectionner des traits de comportements ou des mécanismes mentaux nouveaux pour compenser et prévenir cette capacité de tromperie. Le mécanisme mental, appelé "**la projection**", est apparu et s'est développé dans la mesure où cette capacité de dissimulation des émotions et des intentions se développait aussi. La projection, à la base de la méfiance et de la peur de l'autre, est définie comme la tendance à imaginer chez autrui, c'est-à-dire, à "projeter" chez lui, des désirs ou des intentions que l'on ne reconnaît pas en soi-même. En ce qui concerne l'agressivité, la projection conduit donc à se représenter soi-même comme pacifique et les autres comme nourrissant des intentions hostiles : d'où la méfiance, malgré les attitudes souriantes, accueillantes, ouvertes, pacifiques de l'autre. "Et s'il me trompait ?". Sur un plan évolutionniste, le développement de la capacité de tromperie n'a pu être compensé que par le développement de la méfiance, c'est-à-dire des tendances paranoïaques.

Si, au niveau des groupes des préhominiens - et même jusqu'aux temps récents -, la tromperie et la méfiance ne pouvaient pas vraiment mettre notre espèce en danger, si elles n'avaient guère d'effets que positifs, en mettant l'individu en garde contre ses congénères, il n'en est plus de même de nos jours, où la méfiance entre les nations - qui se comportent en vrais paranoïaques : c'est toujours l'autre qui a des intentions hostiles peut conduire à la **destruction de l'humanité** par un **conflit nucléaire** généralisé. En d'autres mots, **ce n'est pas tellement l'agressivité héritée des primates et de notre fonds animal qui est dangereuse, c'est bien plutôt notre capacité de tromperie et de projection, héritée sans doute, elle aussi, des préhominiens, mais beaucoup plus spécifique.**

Un autre comportement est devenu tout aussi dangereux : le **retournement sur soi**, à la base du **suicide, caractéristique de l'être humain**. Lorsque l'agressivité du désespéré, de l'opprimé, se retourne contre lui-même, le danger pour l'espèce, pour les congénères humains, dépend de



l'arme qu'il a dans la main au moment de se suicider. Déjà une simple grenade peut tenir en respect des centaines de personnes, quand elle est dans les mains d'un pirate de l'air; qu'en sera-t-il le jour où des bombes nucléaires "artisanales" seront déposées dans quelques grandes villes américaines et européennes, par des gens fanatiques ou par des gens désespérés du tiers monde, guidés par un malade mental ? En possession d'armes nucléaires, Hitler eût-il accepté sa défaite et, n'aurait-il pas entraîné le monde dans son suicide ?

L'agressivité, ainsi que LORENZ l'a montré, n'est pas un instinct de mort, au sens où elle tendrait au retour à l'inanimé. Même si un jour toute vie supérieure devait disparaître de la terre, à la suite d'un conflit nucléaire généralisé, et de "l'hiver nucléaire" qui s'ensuivrait, l'agressivité n'en serait pas la première responsable. Ce sont bien plutôt les acquisitions évolutives les plus récentes de l'humanisation qui y auraient conduit : outre l'intelligence qui a pu concevoir la bombe nucléaire, la tromperie et la méfiance réactionnelle avec le refus de communications qu'elles entraînent.

S'il existe une **prévention**, elle ne peut venir que d'une **meilleure communication**, d'une plus grande franchise et d'une confiance accrue. Ce n'est pas, malheureusement, ce qu'il est donné de constater actuellement, si l'on compare les dépenses consenties par les Etats pour l'armement et pour les relations culturelles...

\*  
\*   \*   \*

